

son teint d'un vert jaunâtre, son visage diaphane ; ses yeux brillaient comme deux lampes mortuaires au fond de leurs orbites profondes ; tous ses membres étaient disloqués ; on pouvait croire qu'un simple souffle suffirait pour désunir leurs jointures décharnées. De ses longues mains il tenait un violon qu'il serrait contre sa poitrine ; il le grattait, le tirait comme s'il eût torturé un être vivant ; et le violon, ainsi manié, rendait des sons discordans ou sublimes ; riait avec gaité, ou gémissait comme un homme à l'agonie. Ugolino regarda l'instrument : il s'imagina le voir palpiter ; il semblait un être vivant. Le vieillard continua son infernale harmonie.

— Depuis douze ans je joue du violon, dit Ugolino ; mais je n'ai rien imaginé de pareil à ce que je viens d'entendre. Oh ! que je deviens ton élève ! enseigne-moi ton art.

— Et le loyer du maître, quel sera-t-il ? reprit d'une voix sèche le virtuose.

— Je n'ai rien que moi-même.

— Jeune homme, ceux qui cherchent la science doivent être généreux.

— Que puis-je t'offrir ? prends tout ce que je possède !

Le vieillard reprit son violon, et il fit entendre des sons prodigieux.

On eût dit les premiers cris d'un être qui naît à la vie, puis les chants d'une mère près d'un berceau, puis des voix ravissantes comme celles des anges. Et sous le charme de ce gracieux concert, Ugolino se sentait entraîné vers le vieillard. Insensiblement il se trouva à ses côtés, et penchant involontairement sa tête pour mieux écouter, on dit qu'une voix sortit des entrailles de l'instrument, et murmura à ses oreilles des choses qu'aucune voix humaine ne pourrait répéter.

Ce qu'éprouva Ugolino, on l'ignore.

Ce qu'il répondit, on ne le sait pas davantage.

Tout ce qu'on sait, c'est qu'il ne retourna pas de la nuit auprès de sa jeune épouse, et lorsqu'au point du jour, on le vit revenir dans cette chaumière où Gioia l'attendait en pleurant les jeunes filles qui veillaient avec elle s'enfuirent épouvantées, ne pouvant soutenir ni le feu de ses regards, ni le sourire de sa bouche, ni la pâleur sinistre de son front.

Il s'élança vers Gioia, saisit ses bras, et la pressant sur son cœur avec un délire convulsif,

il lui donna un baiser ; mais la jeune fille jeta un cri d'horreur : les lèvres qui venaient de la toucher étaient froides comme le marbre.

.....
L'hiver arriva, et avec lui les orages. Gioia allait bientôt devenir mère, et cette espérance adoucissait ses douleurs. Les caresses de l'enfant devaient l'aider à supporter l'oubli du père.

Chaque soir, seule, assise dans sa chaumière, elle prêtait l'oreille, cherchant à saisir au milieu du sifflement de la tempête le léger bruit des pas de son mari. Le frugal souper était préparé, la chambre propre et bien en ordre, et la jeune femme attendait, travaillant pour cet être inconnu, pour cette frêle créature dont la seule pensée la faisait tressaillir. Lorsque le vent mugissait à travers la forêt, elle songeait à l'enfant et priait tout bas pour le retour du père, car elle l'aimait encore, et lui aussi il aimait Gioia, et il y avait des moments où la pauvre petite croyait avoir retrouvé le cœur de son amant.

Pour Ugolino, malgré un travail opiniâtre, il ne faisait aucun progrès sur son violon. Une fois, entre autres, qu'il jouait devant ses amis, il s'arrêta au milieu d'un morceau difficile, et tous ses efforts furent sans succès. Ses auditeurs étonnés se disaient à l'oreille qu'il avait perdu jusqu'à la mémoire de son talent ; quelques-uns même le raillèrent sur ses promenades dans la forêt, tandis que Gioia, émue de pitié, cherchait vainement à lui rendre le courage. Mais comme les yeux de la pauvre femme erraient sur tous les visages, demandant à chacun un peu d'indulgence, elle aperçut à l'extrémité de la chambre, derrière la foule moqueuse, une figure diabolique qui grimaçait.

C'était un vieillard au teint verdâtre, aux cheveux longs et plats, aux mains de squelette. Cet homme lui était inconnu, et elle s'étonnait de le voir là. Son regard étincelait dans l'ombre, et formait deux lignes lumineuses. Elle voulut se lever pour aller à lui ; mais les forces lui manquèrent, et lorsqu'elle revint à elle il avait disparu.

Depuis ce jour, les absences d'Ugolino devinrent plus fréquentes et se prolongèrent plus avant dans la nuit. Gioia le voyait dépérir ; il n'était plus que l'ombre de lui-même, et quand il souriait, son sourire serrait le cœur. La pauvre Gioia était bien malheureuse, elle avait tout perdu, tout jusqu'à ce reste d'amour qu'Ugolino lui avait apporté le lendemain de son maria-